

FLEURIR SOUS L'ÉCHAFOUD

Sarah Bern



Fleurir sous l'Échafaud

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Odeur de l'Humus	4
Chapitre 2 : Le Rat et la Ronce	8
Chapitre 3 : Le Vinaigre des Quatre Voleurs	13
Chapitre 4 : La Boucle de Cendre	17
Chapitre 5 : Le Labyrinthe de Silex	22
Chapitre 6 : Le Reliquaire de Lavande	28
Chapitre 7 : La Sève Amère	33
Chapitre 8 : L'Herbier de Guerre	38
Chapitre 9 : La Marche dans la Boue	43
Chapitre 10 : Le Fer et la Racine	47
Chapitre 11 : Le Cri du Couperet	52
Chapitre 12 : Le Mycélium de l'Aube	56

Chapitre 1

L'Odeur de l'Humus

La pierre de grès, grise et rugueuse comme une langue de chat, ne rendait aucun écho sous le frottement de la pierre ponce. Louise, agenouillée sur le sol de terre battue de la grotte, ne levait plus les yeux vers la voûte basse où l'humidité dessinait des géographies de moisissure. Ses doigts, dont les ongles étaient bordés d'un liseré de terre noire que nulle eau de rose n'aurait plus l'audace de laver, s'acharnaient à broyer une poignée de lichens arrachés à l'écorce des chênes centenaires. Le silence du Vallon Oublié n'était rompu que par le sifflement ténu de l'alambic de cuivre, une pièce de sauvetage qu'elle avait traînée de Paris comme on emporte un nouveau-né à travers les flammes.

L'air, dans cet antre, était épais, saturé de l'odeur de la tourbe mouillée et du parfum âcre des champignons qui s'épanouissaient dans l'ombre. C'était une atmosphère de sépulture avant l'heure, une macération lente où l'humain s'effaçait pour devenir minéral. Louise ne portait plus de soie, ni de taffetas, ni même ce lin fin qui flattait jadis la peau des dames de la Cour. Elle était drapée dans une serge de laine brune, élimée aux coudes, raidie par le sel de sa propre sueur et la poussière des roches. Sa silhouette s'était fondue dans le décor de Fontainebleau, devenant une excroissance de la forêt, une créature de l'ombre que les bêtes ne craignaient plus.

Elle surveillait le goutte-à-goutte du serpent. Le liquide qui s'en échappait n'avait pas la clarté cristalline des essences de jasmin ou de néroli qu'elle composait autrefois pour les appartements de la Reine. Ce qu'elle distillait ici, c'était l'essence du néant. Une eau de terre, un esprit de roche, quelque chose qui sentait le monde avant l'homme ou après sa chute. Elle cherchait à capturer l'odeur du silence, celle qui ne trahit personne, celle qui ne rappelle ni le sang qui gicle sur les pavés de la

place de la Révolution, ni le cri des charrettes ferrées sur le chemin de l'échafaud.

Un mouvement de la flamme sous la cucurbité fit danser des ombres monstrueuses sur les parois de grès. Louise se figea. Chaque craquement de bois mort, chaque frémissement de fougère au-dehors, résonnait en elle comme un décret de la Convention. L'année II de la République ne reconnaissait pas les ermites ; elle n'admettait que les citoyens ou les traîtres. Et pour le Comité de Salut Public, une femme qui connaissait le secret des onguents royaux et qui s'était évaporée dans la nature ne pouvait être qu'une conspiratrice en attente de son heure.

Elle se saisit d'une spatule de bois et remua la bouillie végétale. La vapeur qui monta au visage lui piqua les yeux, mais elle ne se détourna pas. Elle aimait cette brûlure. Elle préférait la morsure du feu de bois à la caresse des souvenirs. Pourtant, malgré la discipline de fer qu'elle s'imposait, son esprit dérivait parfois, comme une écorce emportée par le courant de la Seine. Elle revoyait les mains blanches de Marie-Antoinette, des mains qui n'avaient jamais connu la rugosité d'une racine de mandragore, manipulant avec une curiosité enfantine les flacons d'albâtre de son officine de Versailles. Elle se souvenait de l'odeur de la poudre à perruque, de la sueur masquée par le musc, et de cette insouciance dorée qui s'était fracassée sous le couperet.

Louise porta la main à son corset, sentant sous le tissu rêche la petite bosse du sachet de lavande cousu dans la doublure. C'était son seul luxe, son unique péché contre l'oubli. Un reste de parfum flétri qui, lorsqu'elle pressait son buste contre la roche froide, lui rappelait qu'elle avait été Louise de Varennes, et non cette "Mousse" anonyme qui vivait de baies sauvages et d'eau de pluie.

Elle se leva, les articulations craquant dans le froid humide de la grotte. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol couvert de litière de feuilles. Elle s'approcha de l'ouverture de son refuge, un interstice dissimulé par un rideau de ronces et de houx. Au-dehors, la forêt de Fontainebleau s'étendait, immense, indifférente aux tourments

des hommes. Le ciel était d'un gris de plomb, un ciel de nivôse qui pesait sur les cimes dépouillées. Les rochers de grès, éparpillés comme les ossements d'un géant, semblaient monter la garde autour de son sanctuaire.

Elle se pencha pour ramasser un morceau de bois sec. C'est alors qu'elle le sentit. Ce n'était pas l'odeur de la forêt. Ce n'était pas le parfum de l'humus ou de la résine des pins. C'était une odeur étrangère, discordante, qui n'avait rien à faire dans ce vallon protégé des vents. Une odeur de laine mouillée, de cuir tanné à la va-vite, et surtout, cette effluve métallique et douceâtre que Louise connaissait trop bien pour l'avoir respirée dans les hôpitaux de fortune de la capitale : le sang.

Son cœur, qu'elle croyait avoir pétrifié à force de solitude, se remit à battre contre ses côtes avec une violence oubliée. Elle se plaqua contre la paroi, le souffle court, ses mains se crispant sur la roche froide. Elle écouta. Le vent gémissait dans les branches nues. Un corbeau croassa au loin. Puis, plus près, le bruit d'un corps qui s'effondre, le froissement lourd des fougères sèches broyées sous un poids inerte.

Louise ne bougea pas. La prudence lui criait de s'enfoncer plus profondément dans les entrailles de la terre, d'éteindre son feu et d'attendre que la mort ou la forêt emporte l'intrus. Mais l'herboriste, celle qui avait juré de soigner les maux du monde avant que le monde ne devienne fou, luttait contre la fugitive. Son odorat, affûté par des mois de distillation, analysait l'air avec une précision chirurgicale. Il n'y avait pas que le sang. Il y avait aussi l'odeur rance des prisons, ce mélange de paille pourrie, de vinaigre de quatre voleurs et de désespoir qui imprégnait les vêtements de ceux qui avaient croupi dans les geôles du Luxembourg ou de la Conciergerie.

Elle écarta lentement une branche de houx. À quelques toises de là, au pied d'un bloc de grès moussu, une forme sombre gisait. Un homme. Il était étendu face contre terre, une redingote noire déchirée révélant une chemise qui n'avait plus de blanc que le nom. La boue du voyage avait maculé ses bottes, et un filet de sang sombre s'écoulait de sa tempe, se perdant dans le tapis de feuilles mortes.

Louise observa la scène pendant ce qui lui sembla être une éternité. Elle regarda ce corps étranger souiller la pureté minérale de son ermitage. Elle vit l'éclat d'une boucle de cheveux, un petit objet dérisoire attaché à son poignet par un cordon de soie, qui brillait faiblement dans la lumière déclinante. C'était un signe. Un vestige d'humanité, un secret transporté à travers les ronces.

Elle jeta un dernier regard vers son alambic. La distillation touchait à sa fin. L'essence de roche était prête, mais elle savait, avec une amertume qui lui monta à la gorge, que le silence était rompu. L'Histoire, avec ses bottes crottées et ses messages codés, venait de forcer la porte de son tombeau.

Elle soupira, un son qui ressemblait au bruissement d'une feuille morte, et fit un pas vers l'inconnu. Ses mains, tachetées de sucres végétaux, s'apprêtaient à quitter le règne minéral pour replonger dans la chair souffrante. Elle ne savait pas encore que cet homme portait en lui les cendres d'un monde qu'elle avait cru enterré, et que chaque goutte de sang qui tombait sur l'humus du Vallon Oublié allait faire germer une nouvelle terreur, ou une ultime rédemption.

Elle s'agenouilla près de lui, sa serge brune se mêlant à la boue. Elle posa ses doigts sur le cou de l'étranger. La peau était glacée, mais sous la pulpe de ses doigts, une impulsion, faible, erratique, persistait. La vie s'accrochait avec une obstination républicaine. Louise ferma les yeux un instant, respirant l'odeur de l'humus et celle du mourant, acceptant enfin que la neutralité du lichen n'était qu'un mensonge qu'elle s'était raconté pour ne pas hurler.

Le destin avait l'odeur du fer et de la terre mouillée.

Chapitre 2

Le Rat et la Ronce

Le craquement d'une branche morte déchira le linceul de brume qui drapait les chaos de grès, un son sec, brutal, comme un os que l'on brise sous le talon. Louise demeura immobile, la serpe encore levée vers une touffe de polypode, le souffle court. Dans l'air saturé d'humidité, une odeur étrangère s'insinua, une exhalaison fétide qui n'appartenait ni à la décomposition lente du sous-bois, ni au parfum âcre des écorces de chêne. C'était le relent de la sueur rance, du cuir mouillé et du fer oxydé ; l'odeur de la ville, l'odeur de la peur.

À quelques toises de l'étroit boyau qui servait d'entrée à son antre, une masse sombre s'était affalée contre un bloc de roche moussue. L'homme ne bougeait plus. Il ressemblait à un tas de hardes abandonnées par des détrousseurs de cadavres. Louise s'approcha avec une lenteur de prédatrice, ses sabots de bois s'enfonçant sans bruit dans le tapis d'aiguilles de pins. Elle serrait le manche de sa serpe, le métal poli par l'usage luisant d'un éclat grisâtre sous la lumière laiteuse du matin.

Lorsqu'elle fut à sa hauteur, elle vit la balafre. Elle taillait le sourcil gauche de l'inconnu, une plaie vive dont les bords commençaient à blanchir sous l'effet du froid. Sa redingote, d'un noir de jais autrefois superbe, était maintenant raidie par une croûte de boue séchée et de traînées sombres, presque violacées. C'était du sang, et il n'était pas celui d'un animal des bois. C'était le sang de Paris, ce sang qui coulait à grands flots sur les pavés de la Place de la Révolution, celui qu'elle avait fui pour ne plus avoir à en humer la vapeur métallique.

L'homme laissa échapper un râle, un sifflement de gorge encombrée de glaires. Ses paupières, d'un parchemin translucide, tressaillirent. Louise recula d'un pas, saisie par

une répulsion viscérale. Ce corps était un sac d'immondices jeté à la porte de son sanctuaire, une souillure jetée sur la pureté minérale de Fontainebleau. Elle aurait pu le laisser là. La nuit ferait son œuvre, le givre durcirait ses membres et les loups, qui rôdaient déjà dans les gorges de Franchard, s'occuperaient de faire disparaître ce témoin encombrant d'un siècle en agonie. La forêt ne jugeait pas ; elle absorbait, elle digérait, elle transformait la charogne en terreau.

Pourtant, une impulsion ancienne, une mémoire des mains qu'elle croyait avoir brûlée avec ses anciennes robes de soie, la fit s'agenouiller. Elle posa ses doigts calleux sur le cou de l'étranger. La peau était glacée, mais sous la pulpe de ses doigts, une impulsion, faible, erratique, persistait. La vie s'accrochait avec une obstination républicaine. Louise ferma les yeux un instant, respirant l'odeur de l'humus et celle du mourant, acceptant enfin que la neutralité du lichen n'était qu'un mensonge qu'elle s'était raconté pour ne pas hurler.

Elle saisit l'homme par les aisselles. Le poids était considérable, celui d'une carcasse vidée de son âme mais chargée de toute la misère du monde. Ses muscles protestèrent, ses articulations craquèrent sous l'effort, mais elle parvint à le traîner sur le sol meuble, centimètre par centimètre, vers l'obscurité protectrice de sa grotte. La tête du fugitif ballottait, sa nuque frappant les racines avec un bruit sourd. Louise ne ressentait aucune pitié, seulement une colère sourde contre ce destin qui venait frapper à sa porte sous les traits d'un rat de bibliothèque agonisant.

Une fois à l'intérieur, dans la pénombre où dansaient les reflets de ses alambics de cuivre, elle le jeta sur une paille de fougères sèches. Le silence de la grotte, habituellement peuplé du goutte-à-goutte rythmique de l'eau sur le grès, sembla s'épaissir. Louise alluma une chandelle de suif. La flamme vacillante révéla l'étendue du désastre. L'homme n'était pas seulement blessé au visage ; son flanc droit était une bouillie de chair et de drap. Elle sortit un couteau à dépecer, dont la lame de fer froid n'avait connu que les racines de gentiane et les tiges de valériane depuis des mois.

Elle trancha la redingote, puis la chemise de lin fin — un luxe qui jurait avec la crasse ambiante. Le tissu collait à la plaie, soudé par le pus et le sang. Elle dut tirer, ignorant les gémissements étouffés qui s'échappaient des lèvres cyanosées de l'inconnu. Quand la chair fut mise à nu, l'odeur de la gangrène naissante emplit l'espace clos. C'était une blessure de baïonnette, un trou béant et vilain qui semblait vouloir dévorer le reste du corps.

Louise se leva, ses gestes devenant précis, mécaniques. Elle n'était plus "La Mousse", l'ermite des rochers ; elle redevenait l'herboriste de Versailles, celle qui savait apaiser les fièvres des favorites et les tourments des princes. Elle jeta une poignée de charbon de bois dans son petit âtre de pierre et y posa un chaudron d'eau de source. Elle alla chercher ses bocaliers de grès rangés sur une corniche naturelle.

Elle prépara une décoction de racines de consoude pour refermer les chairs, y ajoutant des feuilles de plantain écrasées pour tirer le venin de la plaie. Ses doigts s'activaient parmi les herbes sèches, broyant, mélangeant, distillant. Elle ne regardait pas le visage de l'homme, elle ne voyait qu'une mécanique brisée qu'il fallait panser avant qu'elle ne cesse de battre.

C'est alors qu'en écartant les pans de la veste pour dégager davantage de peau, elle sentit une bosse inhabituelle dans la doublure, près du col. Quelque chose de rigide, de petit. Elle hésita, puis, cédant à une curiosité qu'elle croyait morte, elle incisa le tissu avec la pointe de son couteau. Un petit sachet de soie noire glissa dans sa paume. À l'intérieur, enveloppée dans un morceau de parchemin couvert d'une écriture fine et nerveuse, se trouvait une boucle de cheveux blonds, presque blancs, liée par un fil d'argent.

Louise sentit un vertige la prendre. Ce n'était pas n'importe quel blond. C'était cette nuance de paille et de lumière qu'elle avait broyée tant de fois dans les appartements du Petit Trianon, avant que le monde ne s'écroule sous les piques. Elle approcha le sachet de son visage. Malgré l'odeur de la mort qui émanait du blessé, une effluve

ténue, presque imaginaire, de rose et de poudre à poudrer vint chatouiller ses narines.

Elle fixa l'homme avec une intensité nouvelle. Qui était-il pour porter une telle relique à travers les forêts de la République ? Un messenger ? Un bourreau pris de remords ? Un amant de l'ombre ? Gabriel — car tel était le nom griffonné sur le parchemin qu'elle n'osait encore déchiffrer entièrement — n'était plus un simple débris humain. Il était un fragment du passé, un éclat de miroir brisé de la Cour, projeté dans sa retraite par une main invisible.

Elle reposa le sachet sur une table de bois brut et revint vers le blessé avec une jatte d'eau bouillante et des linges de chanvre. Elle commença à laver la plaie, frottant la souillure avec une rudesse qui cachait son trouble. L'homme sursauta, ses yeux s'ouvrirent brusquement, deux pupilles dilatées, d'un noir d'encre, qui semblèrent sonder les profondeurs de l'âme de Louise.

« Le... le Temple... » murmura-t-il dans un souffle qui sentait le vinaigre et la bile.

Louise lui plaqua une main calleuse sur la bouche, le clouant aux fougères.

« Taisez-vous, citoyen, » cracha-t-elle, le mot lui écorchant la gorge comme du verre pilé. « Ici, il n'y a ni rois, ni tribunaux, ni Dieu. Il n'y a que de la mousse et de la pierre. Si vous voulez mourir, faites-le en silence. Si vous voulez vivre, apprenez à n'être rien. »

Elle prit un onguent de sa propre composition, une pâte verdâtre et grasse à base de graisse d'ours et de fleurs de souci, et l'étala généreusement sur la plaie béante. L'homme hurla, un cri étouffé par la main de Louise, tandis que la morsure de l'onguent commençait son combat contre l'infection. La sueur perlait sur le front de Gabriel, lavant les traces de suie et révélant la finesse de ses traits, une noblesse de race que même la déchéance de la fuite n'avait pu effacer.

Dehors, le vent se leva, faisant gémir les cimes des pins. La forêt semblait se refermer sur la grotte, protégeant ce secret de chair et de sang. Louise s'assit sur un tabouret à trois pieds, observant la poitrine de l'homme se soulever avec une régularité fragile. Elle caressa machinalement le sachet de lavande caché dans son propre corset, sentant le contact du tissu contre sa peau. Le sanctuaire était profané. Le monde des hommes, avec sa fureur et ses trahisons, venait de forcer les portes de son tombeau de grès. Elle savait, avec la certitude des racines qui pressentent l'orage, que le temps de la neutralité était révolu. Chaque goutte de sang qui perlait sur l'humus du Vallon Oublié allait faire germer une nouvelle terreur, ou une ultime rédemption.

Elle ramassa sa serpe et commença à aiguiser la lame sur une pierre à huile, le crissement du métal répondant au sifflement du vent. Elle ne soignait pas seulement un homme ; elle pansait une plaie de l'Histoire, et le fer devait être prêt pour ce qui allait suivre.

Chapitre 3

Le Vinaigre des Quatre Voleurs

L'âcre vapeur du vinaigre de cidre, infusé de rue, de sauge et de romarin, montait en volutes blanchâtres dans l'étroite anfractuosité du grès. L'odeur était si violente qu'elle en faisait pleurer les yeux, une morsure acide qui luttait pied à pied contre la puanteur de la chair gâtée et de la sueur rance. Louise, agenouillée sur la terre battue, remuait la décoction dans une jatte de terre cuite avec une spatule de buis. Ses doigts, noirs de terre et de sève séchée, tremblaient imperceptiblement. Ce remède, le Vinaigre des Quatre Voleurs, jadis utilisé pour braver la peste, était désormais son unique rempart contre la pourriture qui grignotait le flanc de l'inconnu.

Sur la paille de fougères sèches, Gabriel s'agitait, prisonnier d'un sommeil sans repos. Sa chemise de chanvre, autrefois blanche, n'était plus qu'un lambeau rigide, cartonné par le sang et la boue des chemins. Louise saisit ses ciseaux de fer, ceux-là mêmes qui servaient à tailler la sarriette et l'absinthe, et entreprit de découper le tissu. Le métal crissa contre la toile grossière.   chaque mouvement, l'homme laissait échapper un sifflement de douleur, un bruit de soufflet percé qui résonnait contre les parois humides de la grotte.

Quand le flanc fut mis à nu, Louise retint son souffle. La plaie était une balafre hideuse, une lèvre de chair violacée qui semblait vouloir vomir le métal qui l'avait ouverte. Les bords en étaient boursouflés, rouges comme le bonnet des sans-culottes qui hantaient ses cauchemars. Elle trempa un linge de lin  cru dans le vinaigre bouillant.

— Tenez bon, citoyen de malheur, murmura-t-elle entre ses dents serrées. Si le mal ne sort pas, c'est la camarade qui vous emmènera avant l'aube.

Dès que le tissu imbibé toucha la plaie, Gabriel se cambra avec une violence de possédé. Ses yeux s'ouvrirent tout grands, mais ils ne voyaient pas le plafond de pierre ni les bouquets de simples suspendus aux solives de bois mort. Ils voyaient Paris. Ils voyaient l'échafaud.

— Le couperet... articula-t-il dans un râle, la gorge nouée par l'effroi. Entendez-vous le glissement ? Le dé clic du cliquet ? Clac... clac... Ça ne s'arrête jamais, Louise. La machine a faim. Elle mange les noms avant de manger les têtes.

Il saisit le poignet de l'herboriste avec une force surhumaine, ses ongles s'enfonçant dans la peau tannée de la femme. Sa peau brûlait d'une fièvre de forge.

— Les listes ! continuait-il de hurler, la voix brisée. Samson attend ! Il graisse les rainures avec du suif pour que cela aille plus vite. On ne peut pas arrêter le mouvement. C'est une horloge de sang !

Louise ne cilla pas. Elle avait vu la chute des grands de ce monde, elle avait senti le parfum de la Reine se dissiper dans l'air vicié des cachots ; les délires d'un greffier de tribunal ne pouvaient l'effrayer davantage que le souvenir de la Conciergerie. Elle pressa plus fort le linge acide sur la blessure. Le pus et le sang mêlés coulèrent sur l'humus, et une odeur de ferraille et de pomme aigre envahit l'espace confiné.

— Taisez-vous, Gabriel, ordonna-t-elle d'une voix sourde, comme on commande à un animal blessé. Ici, il n'y a ni juge, ni bourreau. Il n'y a que la mousse et le grès. Le bruit que vous entendez n'est pas celui de la hache, c'est celui du vent dans les pins de la gorge aux Loups.

Mais l'homme n'écoutait pas. Sa tête basculait de droite à gauche, ses cheveux collés au front par une sueur poisseuse. Il récitait désormais des articles de loi, des sentences de mort, le ton monocorde et terrifiant d'un homme qui a trop longtemps écrit le

destin des autres sur du papier timbré. Chaque mot était une éclaboussure de boue sur le silence sacré de la forêt.

Louise se redressa, le dos douloureux, et alla puiser dans un pot de grès un onguent de sa composition : de la graisse de porc fondue avec de la consoude et de l'écorce de chêne pilée. Elle en étala une couche épaisse sur la plaie nettoyée. La fraîcheur du baume sembla apaiser un instant les tourments du fugitif. Ses muscles se relâchèrent, son emprise sur le poignet de Louise mollit.

Elle resta là, accroupie, observant ce débris d'humanité que la tempête révolutionnaire avait rejeté jusque dans son sanctuaire. Elle sentit, sous son propre corset, la petite bosse du sachet de lavande. Ce parfum de cour, si ténu soit-il, lui parut soudain une insulte face à la réalité crue de cet homme qui puait la peur et la mort. Gabriel représentait tout ce qu'elle avait fui : la fureur des hommes, l'abstraction meurtrière, le fracas du fer.

Le silence revint, mais il était lourd, chargé des spectres que le blessé avait invoqués. Dehors, la forêt de Fontainebleau gémissait sous une pluie fine qui transformait les sentiers en fondrières. Louise savait que le vinaigre avait mordu le mal, mais elle ignorait si l'âme de Gabriel n'était pas déjà trop corrodée pour être sauvée.

Elle prit une aiguille d'os et un fil de soie — un reste de sa vie d'autrefois, sauvé des pillages — et commença à recoudre les chairs. À chaque point, elle murmurait une oraison ancienne, non par dévotion pour un Dieu que la République avait proscrit, mais pour cadencer son geste, pour ne pas hurler elle aussi face à l'horreur du monde qui venait de frapper à sa porte.

— Vous portez la mort en vous, Gabriel, chuchota-t-elle alors qu'elle nouait le dernier point. Vous l'avez respirée trop longtemps. Même mes herbes ne peuvent laver l'odeur de la sciure mouillée de sang.

Elle se leva pour jeter les linges souillés dans l'âtre où mourrait un feu de genévrier. La flamme vacilla, projetant des ombres dansantes sur les parois de la grotte, dessinant des silhouettes de piques et de bonnets phrygiens sur le grès millénaire. Elle nettoya ses mains avec une poignée de sable et de l'eau froide, frottant jusqu'à ce que sa peau soit à vif.

Le fugitif s'était rendormi, mais son souffle restait court, haché. Dans son sommeil, ses doigts cherchaient fébrilement la boucle de cheveux dissimulée dans ses hardes, ce talisman de mort qui contenait un secret capable de faire vaciller des têtes encore bien assurées sur leurs épaules.

Louise s'assit dans un coin, enveloppée dans sa couverture de laine rugueuse. Elle ne dormirait pas. Elle écoutait le grattement des bêtes nocturnes et le murmure de la pluie. Le sanctuaire était profané. L'odeur du vinaigre des quatre voleurs resterait longtemps imprégnée dans la pierre, rappelant sans cesse que la Terreur ne s'arrêtait pas aux lisières des bois, mais qu'elle rampait, comme une moisissure invisible, jusque dans le cœur des racines. Elle regarda ses mains, ces mains qui avaient soigné une reine et qui pensaient maintenant un greffier de l'enfer, et elle comprit que le temps des fleurs pressées était fini. Désormais, il faudrait apprendre à cultiver le fer.

Chapitre 4

La Boucle de Cendre

L'aube rampa sur le grès gris des gorges d'Apremont comme une bête anémiée, étirant de longues ombres bleutées entre les fûts des chênes. À l'intérieur de l'étroit renforcement rocheux, l'air était saturé d'une moiteur épaisse, un mélange de terre battue, d'onguent de consoude et de cette exhalaison aigre que rejettent les corps dévorés par la fièvre. Louise était demeurée immobile, assise sur un billot de bois pétrifié, observant le balancement saccadé de la poitrine de l'inconnu. Ses propres mains, crevassées par le froid de ce mois de frimaire et tachées par le suc noir de la noix, reposaient sur ses genoux de serge. Elle n'était plus qu'une extension du lichen qui tapissait la pierre : silencieuse, patiente, presque minérale.

Le blessé, Gabriel, s'agita dans un râle. Sa main droite, dont les ongles étaient bordés d'un deuil de crasse et d'encre séchée, griffa convulsivement le revers de sa redingote. Dans son délire, il murmurait des noms, une litanie de syllabes hachées qui s'entrechoquaient contre les parois de la grotte comme des oiseaux captifs. Louise se leva, ses articulations craquant dans le silence matinal. Elle s'approcha du grabat de fougères sèches et de sacs de chanvre. Il fallait changer le pansement de la balafre qui lui barrait le front, cette plaie qui refusait de se clore et qui exsudait une humeur jaunâtre.

Lorsqu'elle écarta les pans de la veste de laine sombre, durcie par le sel des sueurs anciennes, elle sentit un relief inhabituel sous la doublure de soie effilochée, à l'endroit précis où le cœur battait la chamade. Gabriel eut un tressaillement, une plainte animale s'échappant de ses lèvres gercées. Louise hésita. Sa main, habituée à la douceur des pétales de rose de Provins et à la rugosité des écorces, effleura le tissu. Elle y dénicha une petite bourse de cuir de Russie, cousue à la hâte, dont l'odeur de

tanin luttait contre la puanteur de la gangrène.

D'un geste précis, elle trancha les fils avec son couteau d'herboriste, une lame courte au manche de corne. À l'intérieur ne se trouvaient ni écus, ni bijoux, mais une boucle de cheveux d'un blond cendré, presque blanc, liée par un ruban de satin dont la couleur originelle s'était perdue sous une patine de suie. L'objet semblait dérisoire, un gage d'amour pathétique dans ce siècle de fer. Pourtant, en le saisissant, Louise éprouva une pesanteur anormale. Le cœur de la boucle dissimulait un cylindre de papier, fin comme une aile de libellule, enroulé avec une minutie maniaque autour des mèches.

Elle se recula vers la faible lueur qui tombait de l'entrée de la grotte. Ses doigts tremblaient légèrement. Elle déplia le parchemin avec des précautions infinies, craignant que le temps et l'humidité n'aient transformé le message en une poussière illisible.

Ce n'étaient pas des mots d'amour.

C'était une écriture de greffier, serrée, anguleuse, une écriture qui ne connaissait pas la pitié. Une liste de noms. Certains étaient barrés d'une croix de sang, d'autres soulignés d'un trait double. Louise parcourut les lignes, et chaque patronyme agissait sur elle comme une goutte d'acide. Elle y lut des noms de la noblesse d'épée, des noms de boutiquiers du Marais, des noms de prêtres réfractaires, mais aussi, et c'est ce qui fit refluer le sang de son visage, des noms de membres de la Convention. C'était une liste de proscription, un inventaire pour la veuve de bois, un catalogue de têtes promises au panier de son.

Soudain, une main brûlante lui broya le poignet.

Gabriel s'était redressé, les yeux exorbités, injectés de sang. La balafre de son sourcil s'était rouverte, une perle rouge coulant lentement le long de sa tempe. Sa respiration

était un sifflement de soufflet percé.

— Ne... ne lisez pas, parvint-il à articuler dans un souffle fétide. C'est le testament de la Terreur. Si vous le voyez, vous êtes déjà morte.

Louise ne détourna pas le regard. Elle planta ses yeux gris, froids comme l'acier d'un mortier, dans ceux du fugitif. Elle ne craignait plus la mort ; elle l'avait fréquentée dans les couloirs des Tuileries, elle l'avait sentie dans le parfum de la Reine alors que les foules hurlaient sous les fenêtres.

— Ce testament est déjà écrit sur chaque mur de Paris, citoyen, répondit-elle d'une voix monocorde, dépouillée de toute émotion. Mais pourquoi un rat de tribunal comme vous transporterait-il la liste des prochains sacrifiés ? Est-ce votre rachat ou votre monnaie d'échange ?

Gabriel lâcha prise et retomba lourdement sur son lit de fortune. Il ferma les yeux, une larme traçant un sillon de propreté sur sa joue couverte de barbe grise.

— Ce n'est pas une simple liste, murmura-t-il. Ce sont ceux que Robespierre veut abattre avant la fête de l'Être Suprême. Ses propres alliés. Si ce papier arrive à Tallien ou à Fouché, l'Incorruptible ne sera plus qu'un cadavre de plus dans les fosses de Picpus.

Le silence retomba sur l'ermitage, plus lourd qu'auparavant. Louise regarda le papier qu'elle tenait encore. Elle vit, tout en bas de la colonne, un nom qu'elle connaissait trop bien : un cousin, un homme qui l'avait aidée à s'échapper lorsque le château avait été forcé. Le monde politique, avec sa puanteur de soufre et de salpêtre, venait de forcer la porte de son sanctuaire. Elle qui avait cru pouvoir s'effacer derrière les fougères, elle qui ne voulait plus entendre que le chant des mésanges et le craquement des brindilles, se retrouvait dépositaire du destin de la République.

Elle se tourna vers son établi, là où séchaient des bouquets de millepertuis et des racines de valériane. Elle imagina la guillotine sur la place de la Révolution, le choc sourd du couperet, l'odeur du sang chaud qui s'infiltrait dans les pavés. Elle regarda ses mains tachetées de sucres végétaux. Elles étaient faites pour guérir, pour apaiser les tourments de la chair, pas pour porter le fer de la vengeance.

— Pourquoi être venu ici ? demanda-t-elle, sa voix se brisant légèrement.

— On m'avait dit... que la Mousse de Fontainebleau avait le cœur aussi dur que le grès, mais qu'elle n'avait jamais trahi ceux qui cherchaient l'ombre.

Louise froissa le papier dans sa paume. La boucle de cheveux, ce reste de vie humaine, glissa au sol et se perdit dans la poussière. Elle se souvint du sachet de lavande cousu dans son corset, de ce parfum de cour qui s'étiolait jour après jour. Elle comprit que la neutralité était une illusion de lâche. On ne fleurit pas sous l'échafaud sans se piquer aux échardes du bois.

Elle s'approcha de l'âtre, où une petite flamme léchait encore une bûche de bouleau. Elle aurait pu jeter le message au feu, regarder les noms se transformer en cendres et retourner à sa solitude de lichen. Mais le visage de son cousin, le souvenir des jardins de Versailles et la haine de ce monde nouveau qui ne savait qu'enfanter dans le carnage l'emportèrent.

Elle ne brûla pas le papier. Elle le glissa dans une petite fiole de verre qu'elle scella avec de la cire d'abeille.

— Vous resterez ici, dit-elle à Gabriel sans le regarder. Je vais préparer une infusion de digitale pour votre cœur et un cataplasme de farine de lin pour votre front. Vous devez vivre assez longtemps pour me dire à qui ce message doit être remis.

Elle sortit de la grotte. Dehors, la forêt de Fontainebleau s'étendait, immense,

indifférente aux fureurs des hommes. Mais pour Louise, chaque arbre semblait désormais une sentinelle, chaque bruissement de feuille une dénonciation. Le temps des fleurs pressées était bel et bien fini. Sous ses pieds, la terre était froide, dure, exigeante. Elle s'enfonça sous la futaie, non plus pour cueillir des simples, mais pour chercher le chemin qui la mènerait vers le brasier qu'elle avait tant fui. L'odeur de la forêt ne lui suffisait plus ; elle sentait déjà, portée par le vent d'est, la morsure de l'acier et le goût de la cendre.

Chapitre 5

Le Labyrinthe de Silex

Le givre n'avait pas encore mordu la bruyère, mais l'air possédait cette acidité métallique qui annonce les grands froids et le silence des sèves. Sous la voûte des chênes séculaires, l'humidité de l'aube transformait le grès en une peau grise et luisante, une carapace de géant endormi. Louise, accroupie près de l'entrée de sa tanière, huma le vent. Elle ne cherchait pas l'odeur de l'humus ou le parfum poivré des champignons des bois. Ses narines, affinées par des années de distillations et de macérations, décelèrent une intrusion : l'âcreté du tabac de chique, le relent de sueur rance des lainages mal lavés et, plus inquiétant encore, le cliquetis sec du fer contre la pierre.

Ils étaient là. Les émissaires du nouveau monde, les soldats de la Raison, avec leurs cocardes délavées et leurs baïonnettes avides.

Elle se glissa à l'intérieur de la faille. L'obscurité y était épaisse, chargée d'une vapeur de terre mouillée et du souffle court de Gabriel. L'homme était prostré sur sa couche de fougères sèches, le visage d'une pâleur de cire sous la croûte de sang qui barrait son front. La fièvre le travaillait, faisant tressaillir ses paupières comme des ailes de phalène prises au piège.

— Debout, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un froissement de soie. Les loups sont dans le chaos.

Gabriel laissa échapper un gémissement que Louise étouffa d'une main ferme, calleuse, marquée par les sucs noirs de la grande chélidoine. Elle l'aida à se redresser. La redingote de l'ancien greffier, jadis d'un noir profond, n'était plus qu'un haillon

de boue et de désespoir. Il pesait sur ses épaules avec la lourdeur d'un cadavre qu'on refuse d'enterrer.

— Je ne peux... mes jambes sont de plomb, Louise, hoqueta-t-il.

— Le plomb se fond, Gabriel. Mais le fer de la guillotine, lui, ne pardonne pas. Marchez, ou je vous abandonne aux ronces.

C'était un mensonge nécessaire. Elle ne l'abandonnerait pas, non par charité — ce mot n'avait plus cours dans les dictionnaires de l'an II — mais par une sorte d'obstination minérale. Elle le guida vers le fond de la grotte, là où le rocher semblait se refermer. C'était là que résidait le secret du Labyrinthe de Silex : une fissure étroite, dissimulée derrière un rideau de lierre épais et de mousses drues qui pendaient comme la barbe d'un patriarche pétrifié.

Dehors, les voix se rapprochaient. Des éclats de rire gras, des jurons de sans-culottes qui trébuchaient sur les racines.

— Citoyen Caporal ! Par ici ! On dirait qu'il y a un creux sous ces blocs !

Louise poussa Gabriel dans l'anfractuosité. L'espace était si réduit que leurs corps durent s'imbriquer, le lin de sa chemise contre la laine rêche de sa redingote. L'odeur de Gabriel, un mélange de peur et de salpêtre, l'assaillit. Elle sentit battre le cœur de l'homme contre ses propres côtes, un tambour affolé, désordonné. Elle appuya sa main sur la bouche du fugitif au moment même où une lueur de torche balayait l'entrée de leur premier refuge.

La lumière vacillante de la résine brûlée dessinait des ombres monstrueuses sur les parois de grès.   travers les feuilles de lierre, Louise aperçut la silhouette d'un garde national. Il portait une carmagnole de serge bleue, déformée aux coudes, et un bonnet phrygien dont la pointe retombait lamentablement sur son sourcil. Son fusil, un

modèle Charleville dont le bois était griffé, heurta la paroi de l'entrée.

— Rien qu'un trou à blaireaux, citoyen, lança le garde par-dessus son épaule. Ça pue le renard et la vieille herbe.

— Fouille encore, ordonna une voix plus autoritaire, plus sèche. Le traître a été vu entrant dans ce secteur du chaos. Il porte des papiers qui valent plus que ta tête de linotte.

Louise retint son souffle. Elle devint pierre. Elle devint écorce. Elle sentit une goutte de condensation glisser le long de sa nuque, un froid de givre qui lui rappela les couloirs de Versailles lors des derniers hivers, quand le feu ne suffisait plus à réchauffer les cœurs. Le garde s'approcha du rideau de lierre. Le bout de sa baïonnette commença à écarter les feuilles. L'acier brillait d'un éclat cruel, avide de percer le mystère de l'ombre.

À cet instant, Gabriel fut pris d'un tressaillement de fièvre. Sa gorge émit un râle étouffé. Louise resserra sa poigne, enfonçant ses doigts dans la chair des joues de l'homme, prête à l'étouffer s'il le fallait pour sauver le secret qu'il portait. Elle ferma les yeux, invoquant les puissances souterraines, les racines qui broient la pierre, les lichens qui dévorent le temps.

Soudain, un cri retentit plus loin dans le vallon.

— Là-bas ! Une ombre sous les bouleaux !

Le garde retira brusquement son arme. Le lierre retomba, plongeant Louise et Gabriel dans une obscurité salvatrice. On entendit le fracas des bottes qui s'éloignaient, le martèlement des sabots sur le sol rocailleux, et enfin, le silence de la forêt qui reprenait ses droits, une nappe de calme lourd et oppressant.

Louise ne bougea pas. Elle attendit que le sang cesse de bourdonner à ses oreilles. Elle sentait le corps de Gabriel s'affaisser contre elle. Il s'était évanoui, vaincu par la douleur et la terreur. Elle le laissa glisser doucement sur le sol de sable fin qui tapissait le fond de la faille.

Elle sortit de l'étroit boyau pour s'assurer que le péril était écarté. Le soleil, encore bas, perçait la brume en longs traits d'or pâle, illuminant les chaos de grès. Ces blocs immenses, jetés là par quelque cataclysme antique, ressemblaient à des crânes de géants polis par les siècles. Le vent s'engouffrait dans les anfractuosités, produisant un sifflement mélancolique, un râle de pierre qui semblait pleurer sur le sort des hommes.

Louise s'approcha d'une touffe de polypode qui poussait dans une fente du rocher. Ses mains, bien qu'agitées d'un léger tremblement, retrouvèrent les gestes précis de l'herboriste. Elle cueillit quelques frondes, les froissa entre ses paumes. L'odeur verte et sauvage la ramena à la réalité du sol. Elle retourna auprès de Gabriel, s'agenouilla dans la poussière de silex et commença à défaire les pans de sa redingote.

Sous le tissu, la blessure au flanc du fugitif s'était rouverte. Le sang, d'un rouge sombre, presque noir, imbibait sa chemise de toile bise. Louise sortit de sa besace une petite fiole d'huile de millepertuis, ce sang-de-Saint-Jean qu'elle avait distillé durant le solstice d'été. Elle en versa quelques gouttes sur la plaie. Le liquide ambré semblait briller dans la pénombre de la faille.

— Vous avez de la chance, murmura-t-elle pour elle-même, car Gabriel n'entendait plus rien. Le grès a plus de cœur que les hommes de Paris. Il nous cache, il nous protège, mais il ne nous nourrira pas.

Elle prit un morceau de lin propre, vestige d'une ancienne nappe de la Maison de la Reine qu'elle avait découpée en bandes, et commença à panser l'homme. Ses doigts effleuraient la peau brûlante de Gabriel. Elle songea au message caché dans la boucle

de cheveux, à cette cire d'abeille qui scellait peut-être le destin de ce qui restait de la France.

Le Labyrinthe de Silex n'était plus seulement un refuge ; il devenait une prison de pierre. Louise savait que les gardes reviendraient. On ne lâchait pas une proie aussi précieuse dans les bois de la République sans y mettre le prix. Elle leva les yeux vers la voûte de pierre au-dessus d'elle. Des traînées de salpêtre dessinaient des cartes imaginaires sur le plafond gris.

Elle se sentait lasse. La solitude qu'elle avait si chèrement acquise, cette paix faite de racines et de silence, venait de voler en éclats. Elle regarda ses mains, tachées de terre et de sang. Elle n'était plus la Mousse, cet être sans âge qui se fondait dans le décor des bois. Elle redevenait Louise de Varennes, celle qui savait lire les messages codés et qui connaissait le prix de la fidélité.

Un cor de chasse retentit au loin, un son grêle et tragique qui se répercuta de paroi en paroi. Les chiens. Ils allaient amener des chiens.

Louise se redressa, sa silhouette se découpant contre la clarté de l'entrée. Elle devait agir vite. Le grès était un allié fidèle, mais il ne pouvait rien contre le flair des dogues. Elle ramassa une poignée de terre, de feuilles mortes et de fiente de rapace qu'elle commença à frotter sur les vêtements de Gabriel, puis sur les siens, pour masquer l'odeur de l'homme, cette odeur de ville et de peur qui les trahissait.

— Dormez encore un peu, mon pauvre greffier, dit-elle d'un ton qui n'avait plus rien de la douceur des simples. Car bientôt, il nous faudra ramper comme des couleuvres sous les fougères, et le grès sera notre seule patrie.

Elle s'assit à l'entrée de la fissure, son couteau d'herboriste à la main, la lame d'acier froid reposant sur son genou. Elle attendit. Le vent continuait de siffler dans le labyrinthe, racontant des histoires de mondes qui s'écroulent et de forêts qui finissent

toujours par recouvrir les ruines des palais. Elle était la gardienne de ce sanctuaire de poussière, et pour la première fois depuis des années, elle sentit que sa vie avait de nouveau le goût amer et puissant de l'aconit.

La forêt de Fontainebleau, immense et indifférente, se refermait sur eux comme un linceul de feuilles mortes, tandis que dans l'ombre, le message scellé attendait son heure, porteur d'un espoir aussi fragile qu'une fleur de lin sous l'orage.

Chapitre 6

Le Reliquaire de Lavande

L'aube s'étira sur la forêt de Fontainebleau comme une main livide sur un cadavre, filtrant à travers les anfractuosités du grès pour venir lécher les cendres froides de l'âtre. Dans l'étroite fissure de la roche, l'air était saturé d'une humidité poisseuse, un mélange d'humus décomposé et de la sueur aigre du fugitif. Gabriel dormait encore, d'un sommeil haché de tressaillements, le visage creusé par les privations et la fièvre qui commençait à battre dans ses tempes comme un tambour de la garde. Louise, assise sur un billot de chêne moussu, s'affairait à recoudre la doublure de son corset de serge brune. Ses doigts, bien que gourds de froid, maniaient l'aiguille d'os avec une précision d'entomologiste.

C'est alors que le fil se rompit. Dans le silence de la caverne, le craquement sec parut aussi violent qu'un coup de pistolet. En voulant rattraper la trame, Louise écarta brusquement le pan de l'étoffe rêche, et un petit sachet de soie décolorée, d'un bleu de ciel d'été que la crasse n'avait pu totalement ternir, glissa sur le sol de terre battue.

Un effluve monta soudain, incongru, presque obscène dans cette tanière de bêtes traquées. Ce n'était pas l'odeur de la térébinthe, ni celle de la terre grasse ou de la ciguë qu'elle distillait d'ordinaire. C'était une senteur de soleil captif, de jardins peignés à la française, de linges fins séchés sur des buissons de buis. Une odeur de lavande, si pure et si aristocratique qu'elle semblait porter en elle le spectre de Versailles.

Gabriel ouvrit les yeux. Le regard du greffier, habitué à débusquer le mensonge sous les ratures des registres, se fixa instantanément sur l'objet. Il se redressa sur son coude, la balafre de son sourcil palpitant d'un éclat sombre.

— Cette odeur... murmura-t-il, la voix enrouée par la poussière des chemins. Elle ne vient pas de la forêt. Elle ne vient pas de ce siècle de fer.

Louise ramassa le sachet d'un geste vif, le serrant dans sa paume calleuse comme s'il s'agissait d'un cœur encore chaud. Mais le mal était fait. La fragrance s'était insinuée dans les narines de l'homme de loi, réveillant des souvenirs qu'il aurait dû laisser pourrir dans les caves de la Conciergerie.

— C'est un fantôme que vous portez là, citoyenne, reprit Gabriel en se hissant contre la paroi rocheuse. Une relique de la Tyrannie. Je reconnâtrai ce parfum entre mille. C'était celui des appartements du Petit Trianon. Les inventaires que je transcrivais en parlaient avec le mépris dû aux choses futiles. De la lavande de Provence, distillée pour une femme qui ne savait même pas le prix du pain.

Louise se leva, sa silhouette se découpant contre la clarté grise de l'entrée. Son visage, d'ordinaire de marbre, s'anima d'une fureur sourde.

— Ne prononcez pas de tels mots ici, greffier. La forêt n'a que faire de vos inventaires et de votre haine de clerc. Ce sachet est tout ce qui reste d'un monde où la beauté n'était pas un crime de lèse-nation.

Gabriel eut un rire sec, qui se termina en une quinte de toux douloureuse. Il cracha un filet de salive sanglante sur le grès.

— La beauté ? Vous appelez cela de la beauté ? Moi, j'y sens l'odeur du sang qu'on a dû verser pour laver cette indécence. Chaque grain de cette fleur a été payé par la sueur d'un paysan qui crevait de faim pendant que vos maîtres s'enivraient de parfums. Vous gardez sur votre poitrine le symbole d'une corruption que nous avons juré d'extirper jusqu'à la racine.

Il pointa un doigt tremblant vers le corset de Louise.

— Vous êtes une herboriste de la Cour, n'est-ce pas ? Une de ces mains qui soignaient les vapeurs de la Louve autrichienne pendant que le peuple réclamait justice. Ce sachet est votre arrêt de mort. Si les sans-culottes de la section des Piques sentaient cela sur vous, ils vous traîneraient à la barre sans même vous laisser le temps de défaire vos lacets.

Louise fit un pas vers lui, le couteau de fer qu'elle utilisait pour les racines luisant à sa ceinture. Elle ne craignait pas cet homme brisé, mais elle craignait la vérité qu'il incarnait : celle d'une époque qui avait oublié la pitié au profit de la vertu.

— Et vous, Gabriel ? Que portez-vous sous votre redingote ? L'odeur de l'encre noire avec laquelle vous avez signé des centaines de noms pour le rasoir national ? Pensez-vous que votre sang soit plus pur parce qu'il a coulé sur des parchemins officiels ? Vous empestez la peur et la mort, greffier. Ce sachet de lavande est la seule chose propre dans cette grotte. Il me rappelle que j'ai été humaine avant d'être une bête de somme cachée sous les fougères.

— L'humanité est dans la loi, pas dans les colifichets de soie ! s'emporta Gabriel en tentant de se lever, avant de retomber, foudroyé par une douleur à la jambe. Nous avons voulu un monde de marbre et d'acier, un monde où chaque homme serait l'égal de l'autre devant le fer. Votre lavande est un mensonge. Elle masque l'odeur de la pourriture d'un régime qui s'écroule.

Louise s'accroupit devant lui, si près qu'il put voir les fines ridules de terre incrustées dans sa peau. Elle ouvrit lentement sa main, révélant le petit sachet bleu.

— Regardez-le bien, citoyen. Il se meurt. Son parfum s'étiole de jour en jour. Bientôt, il ne sera plus qu'un amas de poussière grise, tout comme vos décrets et vos têtes coupées. Mais tant qu'une trace de ce parfum subsiste, il témoigne qu'il existait

autrefois une douceur, une grâce qui n'avait pas besoin de tribunaux pour exister. Vous parlez de justice, mais vous ne connaissez que le châtiment. Vous avez tué la Reine, vous avez tué les poètes, vous avez même essayé de tuer le temps en changeant le nom des mois. Mais vous ne pourrez jamais empêcher la lavande de fleurir, ni une femme de se souvenir.

Gabriel détourna les yeux, hanté par l'image des charrettes qui grinçaient sur le pavé de la rue Saint-Honoré. Il se revit, plume à la main, notant les derniers mots de condamnés qui, eux aussi, s'accrochaient parfois à un mouchoir, à une mèche de cheveux, à un reste de dignité tissée.

— Le sang ne s'efface pas avec du parfum, Louise, dit-il d'une voix soudainement lasse, dépouillée de son arrogance républicaine. J'ai vu trop de nuques blanches rougir sous le couperet. J'ai entendu le bruit du couperet tomber, encore et encore, jusqu'à ce qu'il devienne le seul battement de cœur de Paris. Votre lavande... elle me donne la nausée, car elle me rappelle que nous avons tout détruit, même ce qui était innocent.

— Rien n'est innocent, Gabriel. Pas même cette forêt. Mais tout est nécessaire. La fleur pourrit pour nourrir la terre. Votre Révolution est un hiver de sang, mais elle passera. Ce sachet est mon ancre. Sans lui, je deviendrais comme vous : une ombre errante sans passé, dévorée par le remords d'avoir cru que l'on pouvait bâtir le bonheur sur des charniers.

Elle reprit son aiguille et, d'un geste solennel, replaça le sachet dans la doublure, le recousant avec des points serrés, définitifs. Le silence retomba sur la grotte, seulement troublé par le sifflement du vent dans les pins au-dessus de leurs têtes. L'odeur de lavande s'estompa peu à peu, vaincue par l'âpreté de la pierre et du lichen.

Gabriel la regarda faire, sa main crispée sur le message codé caché dans sa poche. Il comprit à cet instant que cette femme n'était pas sa prisonnière, ni même son alliée de circonstance. Elle était la gardienne d'un tombeau dont il était l'un des fossoyeurs.

— Si nous sommes pris, dit-il enfin, ils ne vous pardonneront pas ce sachet. Il pèsera plus lourd que votre couteau dans la balance de l'Accusateur public.

Louise ne leva pas les yeux de son ouvrage.

— Je préfère monter à l'échafaud avec le parfum de ma Reine au cœur que de vivre mille ans avec l'odeur de vos encriers sur les mains. Maintenant, taisez-vous. Le soleil monte. Les patrouilles ne tarderont pas à battre les fourrés près de la Gorge-aux-Loups. Préparez vos jambes, greffier. La survie n'attend pas que l'on ait fini de débattre de la légitimité du sang.

Elle trancha le fil de ses dents, remit son corset, et se leva, redevenant "La Mousse", cette créature d'écorce et de silence. Gabriel, vaincu par la logique implacable de cette femme qui chérissait une relique de soie au milieu du chaos, ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il vit une lame tomber, encore et toujours, mais pour la première fois, il crut sentir, mêlée à l'odeur de la limaille de fer, une infime et déchirante effluve de lavande.

Chapitre 7

La Sève Amère

L'humidité de la grotte rampait le long des parois de grès, imprégnant la serge brune de Louise d'une odeur de terre froide et de décomposition lente. Dans le demi-jour de l'abri, les bocaux de verre soufflé, rangés sur des planches de chêne brut, semblaient retenir des fragments de forêt morte : racines de mandragore aux formes tourmentées, ombelles de ciguë desséchées, pétales de pavot virant au noir de suie. Gabriel était assis sur un ballot de fougères sèches, sa main crispée sur sa cuisse blessée, le visage dévoré par l'ombre des voûtes rocheuses. Le silence n'était troublé que par le goutte-à-goutte monotone d'une résurgence d'eau et le froissement du papier que Louise manipulait avec une précision de chirurgien.

— Vous croyez que ces mousses vous protégeront, Louise, murmura Gabriel, sa voix éraillée par la fièvre et les poussières de la Conciergerie. Vous croyez que le lichen ne prend pas parti. Mais le lichen boit la pluie qui lave le sang des pavés, tout autant que celle qui abreuve les jardins de Trianon. Votre silence est une complicité que l'acier ne pardonnera pas.

Louise ne répondit pas immédiatement. Elle écrasait, au creux d'un mortier de pierre, des baies de belladone. Le pilon heurtait le fond du vase avec un bruit sourd, cadencé comme un glas. Ses doigts, noircis par les sucs et les encres végétales, ne tremblaient pas. Elle portait en elle une rigidité de vieille écorce, une carapace forgée dans les premiers frimas de la Terreur, quand elle avait fui les appartements de la Reine pour s'enfoncer dans les replis de Fontainebleau.

— Le lichen n'a pas de patrie, finit-elle par dire sans lever les yeux. Il ne connaît ni la République, ni le Roi. Il s'accroche à la pierre parce que la pierre est la seule chose

qui ne change pas de nom au gré des décrets de la Convention. Je ne suis plus Louise de Varennes. Je suis cette moisissure qui survit dans l'ombre.

Gabriel laissa échapper un rire qui se transforma en une quinte de toux douloureuse. Il sortit de sa redingote un parchemin froissé, taché de brun — un sang déjà vieux, presque tourné en rouille.

— Regardez ces noms, Louise. Ce ne sont pas des abstractions de greffiers. C'est la veuve du maréchal de Mouchy, c'est le petit abbé qui vous apportait des graines de Perse, c'est l'imprimeur qui a relié votre premier herbier. Ils attendent. Ils sont dans les chambrées de la Force, dans les caves du Luxembourg, ils écoutent le roulement des charrettes chaque matin, le cœur battant comme celui d'un oiseau pris au piège. Si ce message n'atteint pas l'officier de la garde avant la fin du mois de Prairial, le fer ne fera aucune distinction entre leur innocence et votre neutralité. Votre herbier sera le linceul de vos amis.

Louise s'arrêta. Le pilon resta suspendu au-dessus du mortier. Elle fixa la paroi de la grotte, là où une traînée de salpêtre dessinait une silhouette fantomatique. Elle revit, le temps d'un battement de cils, l'éclat des soies à Versailles, le parfum lourd des lys sous les lustres de cristal, puis l'odeur de la sueur, de la peur et de la charogne qui avait tout balayé. Le message codé, dissimulé dans la mèche de cheveux qu'il lui avait remise, brûlait dans son esprit comme une braise sous la cendre.

— Vous voulez que je transforme mes poisons en remèdes, ou mes remèdes en armes ? demanda-t-elle, sa voix plus basse encore.

— Je veux que vous soyez le lien que la guillotine n'a pas encore tranché, répondit Gabriel en se penchant vers elle. Vous connaissez les sentiers que les patrouilles ignorent. Vous connaissez les propriétés des sèves qui peuvent endormir un garde ou simuler une agonie. Votre savoir n'appartient plus à la botanique, il appartient à la survie.

Elle se leva, sa silhouette s'étirant contre le grès. Elle s'approcha d'un grand coffre de bois de cèdre, dont les ferrures étaient rongées par le vert-de-gris. À l'intérieur reposait son grand herbier de cour, un volume massif relié en maroquin rouge, portant encore les armes de la maison de France, désormais masquées sous une couche de boue séchée. Elle ouvrit l'ouvrage. Les pages de vélin crépitèrent. Entre les feuilles de papier buvard, des spécimens rares étaient pressés avec une dévotion presque religieuse.

Elle caressa la tige d'une digitale pourpre.

— Voici la vie, murmura-t-elle, puis, glissant son doigt vers la racine séchée d'une aconit, et voici la mort. On ne les distingue que par la dose.

D'un geste brusque, elle arracha une page blanche à la fin du volume. Elle ne reculait plus. La neutralité n'était qu'une illusion de lâche, un manteau trop court pour cacher la honte. Elle prit une plume de corbeau et un flacon d'une solution incolore, distillée à partir de noix de galle et de vitriol.

— Nous allons coder votre liste dans les nervures des feuilles, Gabriel. Chaque fleur de cet herbier portera une syllabe, chaque emplacement de racine désignera une rue de Paris, une planque, un homme à abattre ou à sauver. Si les gardes nationaux nous arrêtent, ils ne verront que les lubies d'une vieille herboriste un peu folle, collectionnant les débris de la forêt.

Elle commença à disposer des feuilles de fougères sur le parchemin, les imbibant d'un suc qui ne se révélerait qu'à la chaleur d'une flamme de bougie. Sa main, autrefois habituée à la douceur des pétales de rose, maniait désormais les épines et les sucres corrosifs avec une ferveur sombre. Elle ne classait plus des plantes ; elle organisait une insurrection de sève.

— Vous risquez votre cou, Louise, souffla Gabriel, observant ses mouvements précis.

— Mon cou est déjà marqué par le souvenir du ruban de velours que je portais à la cour, répondit-elle sans lever les yeux. La République n'a fait que rendre la cicatrice plus visible. Tenez, aidez-moi à broyer ces racines de bryone. Elles provoquent des éruptions cutanées qui ressemblent à la petite vérole. Si nous devons traverser les lignes, nous aurons besoin de visages que personne n'osera toucher.

Ils travaillèrent ainsi une partie de la nuit, à la lueur d'une unique chandelle de suif qui grésillait et empestait la graisse de mouton. L'antre de l'herboriste se transformait en une officine de guerre. Les bocaux furent vidés de leurs étiquettes latines pour recevoir des codes de sang. La lavande de la Reine, toujours cousue contre son cœur, semblait exhaler un parfum plus âcre, mêlé à l'odeur métallique du couteau qu'elle affûtait maintenant sur une pierre à huile.

Louise prit une branche de houx dont les baies étaient d'un rouge écarlate, semblable à des gouttes de sang figées dans la cire. Elle la pressa fermement entre deux pages de son herbier, écrasant les fruits sous le poids du cuir. La tache s'étendit, violacée, marquant le papier d'une empreinte indélébile.

— La sève monte, Gabriel, dit-elle enfin, le regard fixé sur la tache sombre. Elle est amère, elle est toxique, mais elle est la seule chose qui coule encore dans les veines de ce pays. Nous partirons à l'aube. La forêt nous a protégés, mais elle ne peut plus nous cacher. Il est temps de porter nos fleurs à l'échafaud.

Elle referma l'herbier avec un claquement sec, un bruit de porte de prison qui se verrouille. Dans l'ombre, Gabriel vit ses yeux briller d'une lueur nouvelle, celle des êtres qui n'ont plus rien à perdre parce qu'ils ont enfin trouvé une raison de mourir. Dehors, le vent de la forêt de Fontainebleau gémissait dans les hautes futaies, emportant avec lui les derniers vestiges du silence. La Mousse n'était plus ; Louise de Varennes venait de renaître, armée de racines et de venins, prête à défier la faux de

l'Histoire avec la patience du lichen et la violence de l'aconit.

Chapitre 8

L'Herbier de Guerre

Le pilon de pierre s'abattait avec une régularité de métronome sur le fond du mortier de grès, broyant les fibres ligneuses dans un crissement sourd qui semblait émaner des entrailles mêmes de la terre. Sous l'effort, une fine sueur perla sur le front de Louise, traçant des sillons clairs à travers la poussière de terreur et de lichen qui encrassait son visage depuis des mois. L'air de la grotte, saturé d'une humidité froide, s'épaississait maintenant de vapeurs âcres, presque fétides. Sur le trépied de fer, une petite cucurbite de verre luttait contre la flamme vacillante d'une chandelle de suif, laissant s'échapper un filet de vapeur bleutée qui venait lécher les parois de roche suintante.

Elle ne préparait pas un remède. La douceur de la guimauve et le calme du tilleul n'avaient plus leur place ici. Ses doigts, dont les ongles étaient bordés de noir comme un deuil perpétuel, triaient avec une précision chirurgicale des racines d'aconit napel, cette « reine des poisons » dont la seule évocation faisait frémir les apothicaires de la ville. Elle en détacha les tubercules charnus, semblables à de petits navets sombres, porteurs d'une mort qui foudroyait le cœur en un battement.

— Le venin est une patience, murmura-t-elle sans lever les yeux vers Gabriel, qui l'observait depuis le recoin d'ombre où il pansait sa plaie.

L'ancien greffier ne répondit pas. Il regardait, fasciné et terrifié, cette femme qui semblait extraire la substance même de la nuit pour en faire une arme. Louise jeta les morceaux d'aconit dans le mortier. Elle y ajouta quelques baies de belladone, d'un noir luisant de jais, et les feuilles flétries de la ciguë maculée, cueillie aux abords des charniers dont l'odeur l'obsédait encore. Sous le poids du pilon, les chairs végétales

rendirent leur suc, une mélasse verdâtre et visqueuse qui exhalait un parfum de terre retournée et de pourriture noble.

Elle transvasa le liquide dans une fiole de cristal aux flancs étroits, qu'elle boucha avec de la cire d'abeille. Ce n'était là que la première part de son bagage. Pour survivre au brasier de Paris, pour traverser les barrières d'octroi et les patrouilles de sans-culottes, il ne suffisait pas de donner la mort ; il fallait savoir la différer en soi-même.

Elle se tourna vers un autre coin de son établi de fortune, une large dalle de grès polie par l'usage. Là, elle disposa des racines de valériane officinale, de l'écorce de quinquina rapportée jadis des terres lointaines, et des graines de pavot dont elle avait extrait le lait blanc et lourd. Elle travaillait maintenant le stimulant, le feu qui devait maintenir les membres en mouvement quand l'esprit réclamait le repos de la tombe. Ses gestes étaient lents, presque liturgiques. Elle ne portait plus la coiffe de dentelle des jardins de Versailles, mais une serge brune, rêche et élimée, qui grattait sa peau sans qu'elle n'en éprouvât plus la moindre gêne. La rudesse du tissu était devenue son armure.

— Vous comptez emporter tout cela ? demanda Gabriel d'une voix enrouée par la fièvre.

Louise s'arrêta, le pilon suspendu. Elle tourna vers lui ses yeux gris, dont l'éclat semblait avoir été lavé par les pluies d'automne.

— Je n'emporte pas des herbes, Monsieur le Greffier. J'emporte des sentences. La République a sa guillotine, j'ai mes sucs. Le fer tranche le cou, mais la racine, elle, s'insinue dans le sang. Elle ne fait pas de bruit. Elle ne laisse pas de taches sur les pavés.

Elle reprit son labeur. Elle confectionna des petits sachets de lin brut, qu'elle remplit

de poudres diverses : de la digitale pour accélérer le pouls, de la jusquiame pour brouiller la vue de celui qui lirait trop près les papiers qu'ils transporteraient. Chaque plante était choisie pour sa capacité à trahir le corps humain, à le transformer en un instrument docile ou en une carcasse inutile.

Puis vint le moment de l'herbier. Ce grand volume aux couvertures de cuir bouilli, dont les coins étaient émoussés par les années, reposait au centre de la table comme un autel. Louise l'ouvrit. Entre les pages de papier de chiffon, des fleurs séchées reposaient, momies de couleurs autrefois éclatantes. Ici, une rose de Provins, là, un brin de muguet dont le blanc s'était mué en ivoire sale.

D'un geste sec, elle arracha une page portant une ancolie délicate. À sa place, elle glissa une feuille de papier fin, couverte de l'écriture serrée de Gabriel, les messages codés qui devaient rallier les derniers fidèles de l'ombre. Elle dissimula les missives entre les tiges pressées, recouvrant les secrets d'État par la morphologie des pistils et des étamines. L'herbier de beauté devenait un herbier de guerre, une cachette organique où la trahison se parait de botanique.

Elle referma l'ouvrage et le sangla fermement dans une besace de cuir gras, imperméable aux brumes de la forêt. Elle y ajouta un couteau de jardinier à la lame courbe, un outil qui avait plus souvent servi à déterrer des racines qu'à couper des fleurs, et dont le tranchant était entretenu avec une dévotion fanatique.

Le silence retomba sur la grotte, seulement troublé par le crépitement de la chandelle qui agonisait dans une flaque de suif. Louise se redressa. Ses articulations craquèrent, un bruit sec dans la pierre. Elle se sentait vieille, aussi vieille que les chênes centenaires qui montaient la garde au-dehors, mais une force nouvelle, froide comme le fer de la hache, coulait dans ses membres. Elle n'était plus la "Mousse", cette créature craintive qui se nourrissait de silence et d'oubli. Elle redevenait Louise de Varennes, celle qui connaissait les secrets des alcôves et les dosages qui font basculer les empires.

Elle s'approcha de Gabriel. Il semblait chétif dans sa redingote souillée, un reste d'humanité égaré dans cet antre sauvage. Elle posa une main sur son épaule, et il tressaillit sous la poigne inattendue de cette femme qu'il croyait brisée.

— Nous partirons quand le premier rayon de soleil frappera le Rocher-Cailleau, dit-elle d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Ne craignez pas la faim, Monsieur. Craignez seulement que nous n'arrivions trop tard pour que mon venin serve à quelque chose.

Elle alla vers le fond de la cavité, là où l'obscurité était la plus dense. Elle y déterra une petite boîte de fer-blanc, cachée sous une couche de sable sec. À l'intérieur reposait le sachet de lavande de la Reine. Elle le porta à ses narines. Le parfum était presque éteint, un souvenir de soie et de poudres de riz qui luttait contre l'odeur de l'aconit fraîchement broyé. Elle ne sourit pas. Elle glissa le sachet dans son corset, contre son cœur, comme on place une relique avant le combat.

Le jour commençait à filtrer par l'étroite ouverture de la grotte, une lumière grise et sale qui ne promettait aucune chaleur. La forêt de Fontainebleau s'éveillait dans un concert de craquements et de cris d'oiseaux de proie. Louise jeta un dernier regard sur son sanctuaire, sur ces murs de pierre qui l'avaient protégée du monde pendant deux ans. Elle savait qu'elle ne reverrait jamais ce silence.

Elle ramassa sa besace, l'ajusta sur son épaule avec une grimace de douleur, et fit signe à Gabriel de se lever. Ils sortirent de la terre comme des spectres. Le sol était jonché de feuilles mortes, un tapis de pourriture qui étouffait le bruit de leurs pas. Sous la futaie, la brume rampait, s'accrochant aux troncs tortueux des hêtres comme des linceuls en lambeaux.

Louise ne se retourna pas. Elle marchait d'un pas assuré, écrasant sans y penser les jeunes pousses de printemps. Elle n'était plus la protectrice du jardin ; elle était la

faux. À chaque pas, l'odeur de la ville, ce mélange de suie, de sang et de peur, semblait monter à sa rencontre, portée par le vent d'est. Paris l'attendait, avec ses échafauds et ses comités, ses traîtres et ses martyrs. Elle y portait ses poisons, ses stimulants et ses secrets, prête à fleurir une dernière fois dans la boue de la Révolution.

Le soleil, pâle et sans force, pointa enfin derrière les crêtes de grès. Il éclaira le visage de Louise, révélant une détermination de granit. Elle franchit le dernier rideau de fougères et s'engagea sur le sentier qui menait à la route royale, là où l'Histoire reprenait ses droits. Le temps de la mousse était fini ; le temps de l'aconit commençait.

Chapitre 9

La Marche dans la Boue

La boue ne se contentait pas de souiller les ourlets de sa robe de bure ; elle semblait vouloir engloutir jusqu'à la volonté de ceux qui s'y aventuraient. Sous le ciel de plomb de ce mois de Ventôse, la route qui menait à la capitale n'était plus qu'une plaie béante, un long ruban de fange où les ornières, creusées par les charrettes de réquisition, se remplissaient d'une eau saumâtre. Louise marchait en tête, ses bottines de cuir retourné alourdies par des mottes de terre grasse qui craquaient à chaque pas. Derrière elle, Gabriel traînait sa carcasse, le souffle court, sa redingote noire désormais maculée de traînées grisâtres, pareilles à des moisissures sur un cadavre.

Ils avaient quitté l'abri des hêtres séculaires et le silence minéral des grès. Ici, l'air n'avait plus la pureté de l'humus. Il s' chargeait de l'odeur âcre des feux de tourbe et de la puanteur des charognes abandonnées dans les fossés. Le paysage se dénudait, révélant des plaines rases où le givre matinal n'avait laissé place qu'à une désolation humide. Les arbres, dépouillés, dressaient leurs branches vers le ciel comme des doigts de suppliciés implorant une grâce qui ne venait pas.

À l'approche d'un premier hameau, dont les toits de chaume semblaient s'affaisser sous le poids de la grisaille, Louise sentit la tension crispier ses épaules. Elle ajusta son fichu de laine sombre, dissimulant la pâleur de son cou et la noblesse de son port de tête. Dans ce monde nouveau, la grâce était un crime de lèse-majesté populaire. Le village de Chailly n'était plus qu'un squelette de pierre. Sur la place commune, un arbre de la Liberté, planté à la hâte, agonisait, ses feuilles de chêne desséchées battant tristement contre un bonnet phrygien de laine rouge, délavé par les pluies successives jusqu'à devenir rose comme une plaie mal fermée.

« Ne levez pas les yeux, Gabriel, » murmura-t-elle sans se retourner, la voix basse et tranchante comme une lame de rasoir. « Regardez vos pieds. Un homme qui regarde le ciel est un homme qui rêve, et celui qui rêve est suspect. »

Le greffier ne répondit que par un râle étouffé. La fièvre commençait à marquer ses traits, creusant ses joues et rendant son regard plus brillant, presque dément. Ils croisèrent une vieille femme accroupie devant un seuil de pierre noire. Elle équeutait des raves flétries, ses doigts noueux et terreux ressemblant à des racines. Elle ne les salua pas. Elle se contenta de les suivre d'un regard vide, une méfiance ancestrale s'étant muée en une terreur sourde. Dans l'air flottait une odeur de soupe maigre et de salpêtre. Sur un mur de grange, un placard de la Convention, à moitié arraché, proclamait encore la "Fraternité ou la Mort", les lettres de suie bavant sous l'humidité, comme si le papier lui-même pleurait de l'encre.

Plus ils avançaient, plus la nature s'effaçait devant la déliquescence humaine. Les fermes isolées qu'ils longeaient portaient les stigmates de la fureur révolutionnaire : des portails forcés, des vergers dont on avait abattu les arbres fruitiers pour le bois de chauffage, des puits comblés de débris. Louise sentait le sachet de lavande contre sa poitrine, ce dernier vestige de soie et de parfum qui lui brûlait la peau. C'était un anachronisme vivant, une bulle de Versailles perdue dans un océan de boue républicaine. Elle serra les poings dans ses poches, ses doigts rencontrant les baies sèches de belladone et les racines d'aconit qu'elle avait récoltées avant le départ. Sa pharmacie n'était plus faite pour guérir, mais pour protéger le secret qu'ils transportaient.

Le bruit du monde commença à les rattraper. Ce n'était plus le craquement d'une branche ou le cri d'un rapace, mais le roulement lointain et sourd des tambours, un battement de cœur mécanique et implacable qui semblait émaner du sol même. Paris approchait. L'horizon s'obscurcissait d'une fumée grasse, celle des milliers de cheminées de briques et des forges de guerre où l'on coulait le canon.

Ils firent halte près d'un calvaire dont le Christ avait été décapité, son corps de bois vermoulu ne tendant plus que des moignons vers les passants. Gabriel s'effondra contre le socle de pierre, sa respiration sifflante déchirant le silence de la route.

« Nous n'y arriverons pas, Louise, » hoqueta-t-il en portant la main à sa blessure, là où le sang avait fini par traverser les langes de lin. « L'air... il est trop lourd. On dirait qu'on respire de la limaille de fer. »

Louise s'approcha de lui. Elle ne montra aucune compassion, seulement une détermination de granit. Elle sortit une petite fiole d'un vert sombre et en versa deux gouttes sur la langue du blessé. L'élixir de fougère et de digitale fit tressaillir l'homme, ses pupilles se rétractant violemment.

« Vous marcherez jusqu'à la barrière de l'Enfer s'il le faut, Citoyen, » dit-elle en accentuant le titre avec une ironie glacée. « La boue est notre alliée. Elle cache nos traces, elle efface nos visages. Regardez-vous. Vous n'êtes plus un homme, vous êtes une ombre parmi les ombres. C'est ainsi que l'on survit à Paris. »

Elle l'aida à se relever, ses mains calleuses agrippant fermement le drap épais de sa redingote. Ils reprirent leur marche. Le sol devenait plus dur, les pavés réapparaissant sous la couche de fange, inégaux et traîtres. Le paysage se peuplait désormais de silhouettes furtives, des paysans menant des bêtes étranges vers les abattoirs de la ville, des patrouilles de gardes nationaux aux uniformes dépareillés, les sabres traînant sur le sol dans un cliquetis sinistre.

L'odeur changea brusquement. Ce fut d'abord une effluve de vinaigre et de chlore, puis, portée par une rafale de vent d'est, la puanteur colossale de la ville : un mélange de marée descendante, d'excréments, de sueur rance et ce parfum métallique, presque doux, que Louise connaissait trop bien. C'était l'odeur du sang frais qui s'écoule sur le bois des échafauds, cette vapeur qui stagne au-dessus de la place de la Révolution les jours de grande affluence.

« Sentez-vous cela ? » demanda Gabriel dans un murmure terrifié.

Louise inspira profondément. Ses narines se pincèrent. Elle se revit dans les jardins du Petit Trianon, entourée de roses damassées et de jasmin. Le contraste fut si violent qu'elle manqua de chanceler. Mais elle se redressa, son regard gris s'ancrant dans la brume qui masquait les premières fortifications de la capitale.

« Je sens le fer et la cendre, Gabriel. Le temps des fleurs est passé. Nous entrons dans la saison des racines amères. »

Devant eux, la route s'élargissait, devenant une gorge de pierre et de boue où s'engouffrait une foule misérable. Les cris des colporteurs, le hennissement des chevaux épuisés et le fracas des ferrures sur le pavé composaient la symphonie de la Terreur. Louise ne regarda plus en arrière. La forêt de Fontainebleau n'était plus qu'un souvenir de mousse et de silence, une parenthèse de paix refermée par la main sanglante de l'Histoire. Elle avança, son corps frêle fendait la cohue avec une autorité invisible, portant en elle le poison qui sauve et le secret qui tue, prête à se perdre dans le ventre de la bête pour mieux la dévorer de l'intérieur. La marche dans la boue touchait à sa fin ; la danse sous le couperet allait commencer.

Chapitre 10

Le Fer et la Racine

La barrière du Trône se dressait devant eux comme une mâchoire de pierre grise, édentée par la fureur des temps, mâchant inlassablement le flux des misérables et des suspects. Sous un ciel de plomb dont les nuées semblaient chargées de la suie des forges nationales, le pavé n'était plus qu'un cloaque. Une boue grasse, mêlée de paille pourrie et de déjections chevalines, s'agglutinait aux pans de la redingote de Gabriel, alourdissant sa marche déjà chancelante. Louise sentait le froid mordre ses chevilles à travers ses bas de laine rêche, mais son attention restait rivée sur la guérite de bois où flottait un drapeau tricolore délavé par les pluies de Brumaire.

Le poste de garde grouillait d'une humanité hargneuse. Des hommes en carmagnoles de bure sombre, le bonnet phrygien enfoncé jusqu'aux sourcils, maniaient des piques dont le fer présentait des traces de rouille récente. L'air empestait le tabac de chique, le vin aigre et cette odeur métallique, omniprésente dans la capitale, que Louise ne connaissait que trop bien : celle du sang que l'on ne lave plus.

« Tes papiers, citoyen ! »

L'ordre claqua comme un coup de fouet. Un caporal à la face grêlée, dont la peau rappelait la texture d'un vieux cuir de botte, barra le chemin de Gabriel. Sa main, aux ongles noirs de crasse, se referma sur le bras du jeune homme. Louise sentit Gabriel tressaillir. Sous le revers de son habit, la blessure de l'ancien greffier devait s'être rouverte ; une tache sombre, d'un rouge presque noir, commençait à imbiber la serge.

« Nous venons de Corbeil, citoyen, » intervint Louise d'une voix qu'elle s'efforça de rendre aussi plate et humble que celle d'une blanchisseuse. « Mon frère est pris de la

fièvre des marais. Je l'amène à l'Hôtel-Dieu avant que le mal ne l'emporte. »

Le garde s'approcha, réduisant l'espace jusqu'à ce que Louise puisse compter les pores de son nez couperosé. Il huma l'air. Il ne sentit pas la fièvre, mais l'arôme persistant et troublant qui émanait de la jeune femme : un mélange de terre fraîche, de résine de pin et de quelque chose de plus acide, de plus secret.

« Il a une mine de ci-devant, ton malade, » cracha le garde en saisissant le menton de Gabriel pour forcer son regard. « Et toi, la citoyenne, tu ne sens pas la sueur du peuple. Tu sens la boutique de parfumeur. Tu sens la calotte et le sceptre. »

Un cercle de piques se referma lentement autour d'eux. Les passants, habitués à ces drames de rue, s'écartaient en baissant les yeux, leurs sabots claquant sur le granit avec une hâte craintive. Louise sentit le sachet de lavande de la Reine, caché contre sa peau, devenir brûlant comme un charbon ardent. Le secret de Gabriel, cette boucle de cheveux scellée dans la cire et dissimulée dans les replis de sa propre chevelure, pesait une tonne.

« Fouillez-les ! » ordonna une voix rauque derrière le caporal.

C'était un officier municipal, reconnaissable à son écharpe tricolore nouée de travers sur un ventre proéminent. Il s'avancait, un sourire cruel étirant ses lèvres minces. Louise comprit que les mots ne serviraient plus. La raison s'était retirée de ce monde, laissant place à une mécanique de mort qui ne demandait qu'à être nourrie.

Elle glissa lentement sa main droite dans la poche profonde de son tablier de grosse toile. Ses doigts rencontrèrent la rondeur familière d'un petit flacon de verre soufflé, bouché par une cire épaisse. À l'intérieur bouillonnait une essence qu'elle avait distillée durant les nuits de lune rousse dans la forêt de Fontainebleau : un concentré de racine de bryone, de suc d'euphorbe et de poudre d'hellébore noire, le tout stabilisé dans un esprit-de-vin d'une pureté absolue.

« Arrière, citoyens, » murmura-t-elle, si bas que seul le caporal l'entendit.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu baragouines, la gueuse ? »

D'un geste sec, Louise brisa le col du flacon contre la pierre de la guérite et projeta le liquide vers le visage du garde. Dans le même mouvement, elle écrasa entre ses doigts une petite bourse de cuir contenant de la chaux vive finement broyée et des baies de poivre de Guinée réduites en poussière impalpable.

L'effet fut instantané. Une vapeur blanche et âcre s'éleva, une sorte de nuage délétère qui sembla suspendre le temps. Le caporal lâcha Gabriel en hurlant, ses mains se plaquant sur ses yeux qui le brûlaient comme si des braises y avaient été déposées. La réaction chimique de l'euphorbe au contact des muqueuses provoqua une inflammation immédiate et féroce. Autour d'eux, les autres gardes, pris de quintes de toux irrépressibles et aveuglés par la fine poussière de chaux qui flottait dans l'air humide, titubèrent en jurant.

« Le poison ! Elle nous empoisonne ! » hurla l'officier municipal, les poumons en feu, s'effondrant sur les genoux.

« Cours, Gabriel ! » commanda Louise.

Elle saisit la main de l'homme, dont les doigts étaient glacés, et l'entraîna dans le chaos. Le nuage qu'elle avait créé n'était pas seulement un irritant ; c'était une barrière sensorielle, un mur invisible de douleur et de confusion. Elle utilisa le flanc d'une charrette de foin qui passait par là pour masquer leur fuite, se glissant entre les roues crottées et les jambes des chevaux effrayés.

Ils s'engouffrèrent dans une ruelle étroite, le passage des Singes, où l'obscurité tombait déjà, dévorant les façades lépreuses des maisons à pans de bois. Derrière eux,

les cris de la barrière s'estompaient, étouffés par le fracas de la ville qui reprenait ses droits. Louise ne s'arrêta que lorsqu'ils eurent atteint l'ombre d'un porche en ruine, dont la voûte de pierre exhalait une odeur de salpêtre et d'oubli.

Gabriel s'effondra contre le mur, son souffle n'étant plus qu'un sifflement rauque. Il regarda Louise avec une sorte de terreur sacrée. Ses mains à elle tremblaient enfin. Elle regarda ses paumes, rougies par le contact des sucs caustiques, la peau déjà boursouflée par endroits. Elle n'était plus l'herboriste qui soignait les vapeurs des dames de la cour ; elle était devenue une sorcière de guerre, une empoisonneuse de nécessité.

« Qu'as-tu fait ? » demanda Gabriel dans un souffle, tandis que le sang de sa plaie commençait à traverser son gilet de flanelle.

« J'ai utilisé la racine pour briser le fer, » répondit-elle, sa voix retrouvant une dureté minérale. « La nature ne connaît pas de République, Gabriel. Elle ne connaît que la survie. »

Elle déchira un pan de sa chemise de lin pour bander sommairement la blessure du greffier. Le tissu était rêche, marqué par les lessives à la cendre, mais il était propre. À quelques rues de là, le roulement sourd d'un tambour annonçait une patrouille de la section des Piques. Paris n'était plus une ville, c'était un estomac immense qui s'apprêtait à les digérer.

Louise se redressa, ajustant sa coiffe pour dissimuler son visage. Elle sentit le poids du message codé dans ses cheveux, ce fil ténu qui reliait encore un passé agonisant à un futur incertain. Elle n'avait plus peur de la guillotine. Le fer n'était qu'un outil de l'homme, faillible et grossier. Elle, elle portait en elle la puissance lente et impitoyable de la terre, celle qui finit toujours par recouvrir les échafauds de mousse et transformer les os des tyrans en terreau pour les fleurs de l'an prochain.

Ils s'enfoncèrent plus avant dans le labyrinthe de pierre, deux ombres parmi des milliers d'autres, tandis que la première cloche du soir sonnait le glas d'une journée de sang, et que, dans le secret de son tablier, Louise serrait les restes d'une racine amère, sa seule alliée dans ce monde de loups.

Chapitre 11

Le Cri du Couperet

La boue de la rue Saint-Honoré n'était plus de la terre ; c'était un onguent noir et fétide, un amalgame de purin, de suie et de sang caillé qui collait aux sabots de Louise comme une morsure du passé. Sous sa coiffe de lin rêche, la mèche de cheveux — ce reliquat de splendeur poudrée — lui brûlait le cuir chevelu. Elle sentait le poids de ce secret plus lourdement que le panier d'osier où gisaient ses racines de mandragore et ses flacons d'eau-de-vie de marc. À ses côtés, Gabriel marchait d'un pas saccadé, celui d'un homme qui compte ses derniers souffles. Sa redingote de bure, autrefois noire comme l'encre des registres qu'il noircissait au Tribunal, n'était plus qu'une loque raidie par la crasse des cachots.

Ils atteignirent l'impasse des Bourdonnais, un boyau de pierre où l'air semblait s'être figé sous le règne de Louis le Gros. L'odeur de la Seine toute proche apportait des relents de marée basse et de charogne. C'était là, derrière une porte de chêne vermoulu marquée d'une croix de craie délavée, que le destin devait changer de mains. Gabriel s'arrêta, son visage émacié baigné par la lueur blafarde d'une lanterne sourde. La balafre qui lui barrait le sourcil tressaillit.

— C'est ici, murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un froissement de parchemin sec. Donnez-moi la boucle, Louise. La Mousse doit retourner à ses forêts. Paris n'est plus qu'une fosse commune où les vivants envient le repos des suppliciés.

Louise dénoua les rubans de sa coiffe avec des doigts gourds. Elle extirpa le petit sachet de soie dissimulé dans ses tresses. Un instant, l'arôme de la lavande de Trianon s'éleva, incongru et déchirant, dans la puanteur de la ruelle. C'était le parfum d'un monde enterré sous les pavés. Elle le tendit à Gabriel, mais ses mains tachetées

de sucS végétaux hésitèrent.

— Vous ne reviendrez pas, Gabriel. Vous portez sur votre front la marque de ceux qui ont trop écrit de noms sur les listes de proscription.

L'ancien greffier esquissa un sourire qui ressemblait à une blessure. Il prit le sachet.

— J'ai servi la machine, Louise. J'ai été la plume qui guidait le fer. Il est juste que le fer finisse par réclamer la plume. Allez-vous-en. Que le grès de Fontainebleau vous protège des hommes.

Il frappa trois coups secs contre le bois pourri. La porte s'entrouvrit, révélant un œil fiévreux derrière un judas de fer. Gabriel s'engouffra dans l'ombre, et Louise resta seule un battement de cœur, le poing serré sur son tablier de serge. Elle entendit le murmure des voix, le froissement du papier qu'on déchire, puis le silence, brutal, bientôt rompu par le martellement des bottes sur le pavé.

Une patrouille de la section des Piques déboucha de la rue des Prouvaires. Les piques luisaient, froides, sous la lune voilée. Louise se fondit dans l'embrasure d'un porche, son corps se faisant pierre, se faisant mousse. Elle vit Gabriel ressortir, non pas pour fuir, mais pour faire face. Il avait le dos droit, une dignité retrouvée dans le renoncement. Il tenait à la main un registre, celui-là même qu'il avait dérobé au greffe du Tribunal, contenant les preuves des dénonciations calomnieuses qui alimentaient la veuve de bois.

— Citoyen ! hurla le caporal, un colosse au bonnet phrygien maculé de graisse. Halte-là ! Que transportes-tu dans cette ombre de traître ?

Gabriel ne répondit pas. Il jeta le registre aux pieds des gardes nationaux, une offrande de papier qui allait devenir son arrêt de mort. Dans le tumulte qui suivit, les cris, les bousculades, Louise vit Gabriel être jeté au sol. La crosse d'un fusil s'abattit

sur son épaule, mais il ne cria pas. Il chercha le regard de Louise, cachée dans les ténèbres, et ses lèvres formèrent un dernier mot inaudible : « Fleurissez ».

Le lendemain, l'aube se leva sur Paris avec une pâleur de linceul. Louise n'était pas partie. Une force obscure, une fidélité de racine pour la terre qui l'a vue naître, l'avait poussée vers la Place de la Révolution. Elle se tenait dans la foule, vêtue de ses loques d'herboriste, son panier au bras. L'air était saturé de l'odeur ferreuse du sang frais et de la sciure mouillée.

Au centre de la place, la machine trônait. Le Bois de Justice. Elle paraissait presque vivante, une bête de chêne et de fer dont le couperet, en haut de sa course, capturerait les premiers rayons d'un soleil malade. Louise regarda les montants de la guillotine ; ils étaient déjà tachés, le bois imprégné d'une sueur rouge que même les pluies de nivôse ne pourraient laver.

Le tombereau arriva dans un roulement de tonnerre sec sur les pavés. Gabriel était là, assis sur la planche de bois, entre une vieille femme qui priait à voix basse et un jeune garde national qui pleurait sans bruit. Gabriel ne pleurait pas. Son visage, lavé par la rosée du matin, avait retrouvé la clarté de l'ivoire. Il regardait le ciel, cherchant peut-être parmi les nuages la silhouette des arbres qu'il ne reverrait jamais.

Lorsqu'il monta les marches de l'échafaud, le silence se fit dans la foule, un silence épais comme une terre de marécage. Louise sentit dans sa poche la racine amère qu'elle pressait à s'en briser les ongles. Elle aurait voulu lui offrir une infusion de pavot, quelque chose pour engourdir l'âme avant le grand froid. Mais elle ne pouvait que témoigner.

Gabriel affronta la lucarne de bois. L'exécuteur, un homme aux bras noueux et au tablier de cuir, maniait les leviers avec une indifférence de mécanicien. Gabriel fut basculé. Louise ferma les yeux, mais le son fut plus terrible que l'image : le sifflement du fer fendant l'air, le choc sourd du couperet rencontrant le billot, et ce petit bruit de

pluie — le sang jaillissant sur la sciure.

Un cri monta de la foule, mais Louise resta muette. Elle sentit une larme couler le long de sa joue, une perle de sel qui se perdit dans les plis de son fichu. Elle se détourna, fendant la masse des citoyens qui réclamaient déjà la tête suivante. Elle marcha longtemps, quittant les quartiers de pierre pour les faubourgs, puis les barrières de l'octroi.

À mesure qu'elle s'éloignait de la cité ogre, l'air redevenait respirable. Les murs de briques firent place aux haies d'aubépine. Sous ses ongles, la terre de Paris était noire, mais elle savait qu'en retournant à sa grotte de Fontainebleau, elle porterait en elle une autre semence. Le message avait été transmis ; d'autres mains, ailleurs, allaient dénouer les fils de la Terreur grâce à cette boucle de cheveux et aux papiers de Gabriel.

Elle s'arrêta au bord d'un fossé où pointaient les premières pousses d'un printemps qui se moquait des révolutions humaines. Elle s'agenouilla, ses genoux s'enfonçant dans l'humus frais. Elle creusa un petit trou et y déposa une graine de digitale qu'elle gardait en réserve.

— Pour toi, Gabriel, chuchota-t-elle à la terre.

Elle recouvrit la semence, lissant le sol de ses mains calleuses. Le fer avait mordu, la machine avait triomphé de la chair, mais Louise savait que sous l'échafaud, les racines continuaient leur travail lent et invincible. Le monde nouveau accouchait dans la boue, certes, mais elle, la Mousse, veillerait à ce que sur les tombes des justes, les fleurs soient les seules à avoir le dernier mot. Elle se redressa, ajusta sa besace, et s'enfonça sous la futaie des grands chênes, là où le silence n'était plus une menace, mais une promesse de vie éternelle.

Chapitre 12

Le Mycélium de l'Aube

Le craquement de ses sabots de bois sur le grès givré résonnait dans la futaie comme le battement d'un cœur de pierre. Louise marchait, le dos voûté sous le poids de sa besace de serge, mais la tête haute, humant l'air froid qui charriait des effluves de résine et de terre mouillée. Paris, avec ses clameurs de ferraille, ses discours de salpêtre et l'odeur écœurante du sang qui s'incruste entre les pavés, n'était plus qu'un cauchemar lointain, une rumeur de tonnerre derrière l'horizon des chênes. Ici, dans le silence minéral de Fontainebleau, la République n'avait pas de voix ; seul le vent dictait sa loi aux branches dénudées.

Elle atteignit le repli rocheux qui lui servait d'ancre. La grotte de grès, tapissée de lichens grisâtres et de mousses épaisses, l'accueillit avec l'indifférence des choses éternelles. Rien n'avait bougé. Le mortier de pierre, où elle broyait jadis les simples pour les onguents de la Reine, attendait sur la saillie rocheuse, couvert d'une fine pellicule de poussière. Près du foyer éteint, une écuelle de terre cuite conservait encore une trace de la soupe claire qu'elle avait partagée avec Gabriel avant son départ. Louise posa sa main sur la pierre froide. Elle se sentait telle une bête regagnant son terrier après une traque épuisante, mais une bête qui aurait rapporté dans ses flancs une blessure invisible, celle de la mémoire.

Elle retira sa cape de laine brune, dont les fibres étaient saturées de l'humidité du sous-bois. Ses doigts, noueux et tachés par les sucres des racines, tremblaient légèrement tandis qu'elle dénouait les cordons de son corset. Sous la toile rude, contre sa peau, le sachet de lavande de Versailles était là. Il ne sentait presque plus rien, ou peut-être n'était-ce qu'une illusion de parfum, un fantôme de soie et de fleurs séchées. Elle le sortit, le contempla un instant — ce vestige d'un monde de poudres de riz et de

révérences, désormais broyé sous la roue du progrès — et, pour la première fois, elle ne ressentit aucune pitié. Ce n'était que de la matière morte.

Elle s'agenouilla près de l'âtre et commença à gratter la cendre froide. Sous la couche grise, il restait quelques charbons noirs, résidus des feux de l'hiver. Elle ne chercha pas à les rallumer. Elle prit sa petite serpe de fer, dont la lame était émoussée par l'usage, et sortit de la grotte pour rejoindre le petit périmètre de terre meuble qu'elle avait jadis défriché entre deux blocs de grès.

C'était là que tout se jouait.

La terre était noire, grasse, saturée d'un humus ancestral où les feuilles mortes se délitaient en un terreau fertile. Louise creusa le sol de ses mains nues. Elle aimait cette sensation du froid qui mordait ses phalanges, de la terre qui s'insinuait sous ses ongles, là où jadis des gants de chevreau protégeaient sa pâleur. Elle ne cherchait plus la pureté des jardins de Trianon, ordonnés et dociles. Elle cherchait la puissance brute du mycélium, ce réseau invisible qui court sous la forêt, reliant chaque arbre, chaque champignon, chaque décomposition en une immense tapisserie de survie.

Elle sortit de sa besace les graines qu'elle avait récoltées au péril de sa vie : des semences de digitale pour le cœur, de l'aconit pour le repos éternel, mais aussi de simples graines de lin et de chanvre. Elle les mêla à la cendre du foyer qu'elle avait rapportée dans un pan de son tablier.

— La cendre appelle la vie, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un froissement de feuilles sèches.

Elle déposa les graines dans le trou, les recouvrant avec une tendresse qu'elle n'avait jamais accordée aux courtisans. Elle comprit alors que Gabriel, avec son message caché et sa fuite éperdue, n'était qu'un autre grain jeté dans le sillon de l'Histoire. Le sang versé sur la place de la Révolution n'était, pour la terre, qu'un engrais de plus. La

noblesse n'était pas dans le sang bleu ou dans les titres parchemins, elle était dans cette capacité à se transformer, à accepter de pourrir pour que quelque chose de plus vaste puisse fleurir.

Elle se redressa, les reins douloureux. Le soleil de l'aube commençait à percer la canopée, jetant des lances de lumière pâle à travers les troncs centenaires. Le givre scintillait sur les fougères aigles comme des diamants de pauvre. Louise regarda ses mains : elles étaient noires de terre, gercées, marquées par le labeur et le froid. C'étaient les mains d'une paysanne, d'une sorcière, d'une survivante. Elle n'était plus Louise de Varennes ; elle était la Mousse, ce végétal humble qui s'accroche au rocher, qui boit la rosée et qui survit aux incendies comme aux hivers les plus rudes.

Elle retourna vers sa grotte, mais s'arrêta au seuil. Elle sortit le sachet de lavande de son corset. D'un geste lent, elle déchira la soie fine. Les fleurs sèches, réduites en poussière grise, s'envolèrent dans le vent frais, se dispersant parmi les feuilles mortes. Elle jeta le morceau de soie dans le trou qu'elle venait de combler, l'enfouissant sous l'humus. Le passé était enterré. Il servirait de litière au futur.

Le silence de la forêt n'était plus une menace, mais une promesse de vie éternelle. Dans quelques mois, les digitales dresseraient leurs cloches pourpres au-dessus des cendres. Les racines du mycélium continueraient leur travail lent et invincible, ignorant les décrets de la Convention et les éclats de la guillotine. Louise s'assit sur le grès, adossée à la paroi rocheuse. Elle ferma les yeux, écoutant la sève monter dans les arbres, un grondement sourd et puissant que seuls ceux qui ont tout perdu peuvent entendre. Elle était le terreau. Elle était la graine. Elle était l'aube qui se levait sur un monde en ruines, prête à fleurir, envers et contre tout, sous l'ombre immense de l'échafaud.

FIN

Merci d'avoir lu "Fleurir sous l'Échafaud"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)